



Ses mots sont comptés:

la poésie

de Cees Nootboom

Il existe autant de poésies que de poètes. Cela peut paraître d'une grande banalité, mais pour un poète qui vit en ayant conscience que son moi d'aujourd'hui est autre que son moi d'autrefois, cela signifie que sa poésie - considérée sur une période de près de quarante ans - n'est pas l'œuvre d'un seul poète, mais celle, complète, de différents poètes qu'il a été au cours de sa vie. Cees Nootboom (°1933) vit et écrit avec cette conscience. Il n'a pas été différents poètes - différents écrivains, différents hommes - seulement dans le temps (cette prise de conscience ne peut en tout état de cause se faire qu'avec le temps), à chaque nouvelle période également, sa conscience du dédoublement est présente. Dans *Koude Gedichten* (Poèmes froids, 1959) (1), le jeune poète écrivait déjà «c'est insupportable d'être autant de gens / et les trahir est éhonté». Il ne pouvait pas encore savoir alors que son successeur écrirait un jour *Trinidad* (dans *Aas-Pâturage*, 1982). Le titre de ce poème ne renvoie pas au lieu Trinidad mais à la trinité: le poète aspire à la symbiose des diverses identités qui habitent son corps. Ou comme Nootboom le dit dans un entretien: «Je me vois souvent comme un amas de personnes et d'impressions qui se serait formé de manière fortuite et existerait ainsi à l'intérieur des limites de mon corps» (2).

Si l'on retrouve en assez grand nombre les images et les thèmes de la poésie récente de Nootboom à l'état embryonnaire dans ses poèmes antérieurs, cela ne signifie naturellement pas que sa poésie n'ait pas évolué en l'espace de quarante ans, loin de là. Le poème «froid» sans titre de 1959, cité plus haut, commence par le vers «il va falloir le dire de façon plus précise» - voilà la quête poursuivie par le poète tout au long de ces années, la quête du mot économe, lourd de sens, du poème en tant qu'entité compacte constituée du nombre précis de mots nécessaires. Le poète qui est parvenu à ce stade ne se sent plus guère apparenté à celui qui entamait sa quête quarante années plus tôt. Le recueil de poésie *Vuurtijd, ijstijd* (Temps de feu, temps de glace, 1984), qui contient presque toutes ses œuvres publiées à cette date, débute par le plus récent et s'achève par le plus ancien. Dans le même entretien, le poète déclare: «Je pense (...) que cette poésie des débuts tire essentiellement sa légitimité de la poésie ultérieure. (...) J'y ai laissé ces poèmes (...) plutôt à titre documentaire (3), autrement dit pour éclairer la naissance de la poésie à venir.»

Mais quel est donc ce jeune poète, quelle poésie écrivait-il? Cees Nootboom a

véritablement fait ses premières armes de poète avec *Kleine cantate van het voortdurend overlijden* (Petite cantate de la mort perpétuelle), quatorze poèmes récompensés par une bourse de voyage en guise de prix. Publiés sous le titre *De doden zoeken een huis* (Les morts cherchent une maison, 1956), ces poèmes et quelques autres ont formé son premier livre. Ils ont été suivis par *Koude gedichten* (Poèmes froids, 1959), *Het zwarte gedicht* (Le poème noir, 1960), *Gesloten gedichten* (Poèmes fermés, 1964) et finalement par le premier recueil, *Gemaakte gedichten* (Poèmes faits, 1970) contenant, outre les volumes précédents, un cycle jamais publié séparément, *Aanwezig, afwezig* (Présent, absent).

Les titres des recueils le laissent présager: la mort est le thème central, associé à celui du temps. Il prend différentes formes: la mort en tant qu'action (mourir), état (ville morte, fleurs mortes), pensée, maladie qui profilère à l'intérieur, personne (le mort)... et il va souvent de pair avec deux motifs importants dans la poésie de Nooteboom: le double et le miroir. «De tout temps, le double et le miroir ont suggéré l'inéluctabilité de la mort», faisait remarquer le critique Wiel Kusters à propos du poème *De vechtenden 1-4* (Les combattants 1-4) (4). Le thème du temps, étroitement imbriqué dans celui de la mort, s'exprime en termes d'«immobilité» (mouvement figé), d'«attente», de réalité révolue, d'avenir inexistant (5). Parmi les autres grands thèmes, liés entre eux et aux précédents, on trouve la divisibilité du moi (dédoublement), les insuffisances de la langue:

*Sans cesse réessayer
de jeter une floraison dans les mots
jusqu'à ce qu'ils révèlent
un secret de l'autre côté (6)*

le vide et la solitude fondamentaux:

*Si j'étais une rue
ils diraient
il est désert
si j'étais un arbre
ils diraient
il est seul dans l'obscurité (7)*

l'impuissance existentielle:

*Il dit:
si je pouvais une fois au moins tuer quelqu'un
faire quelqu'un.
La réalité est la plus grande des infections (8)*

l'extériorité au monde:

*Il est l'absent
qui est là (9)*

de l'observateur qui n'existe qu'en tant que tel:

*Je ne suis maintenant plus que mon œil
et je vis dans le regard extrême. (10)*

A l'exception du dernier, tous ces vers proviennent des poèmes des débuts, mais les thèmes précités et les motifs qui s'y rattachent continuent de déterminer la poésie ultérieure de Nootboom. Toute une série d'images introduites par le jeune Nootboom - papillons, neige, bateaux, arbre, pluie, bouche, oeil, eau, fumée, lune, oiseaux - ne cesseront de réapparaître au fil des ans, dans un contexte toujours changeant et sans qu'on puisse jamais les étiqueter de façon univoque comme «métaphore de...». La rupture que ressent le poète dans sa maturité avec la poésie du jeune poète ne concerne pas tant la thématique en soi ou le choix des images, que la forme qu'il leur a donnée, l'amoncellement, l'affectation, et peut-être bien aussi la vulnérabilité, l'excès de sincérité. Dans *Het stenen teken* (Le signe de pierre), le poète écrit déjà:

*comme un enfant j'ai joué avec les mots
comme un homme qui peut tout obtenir j'ai méprisé le faire (11)*

une annonce précoce de son refus de la «poésie poétique», ainsi qu'il l'a exprimé près de trente ans plus tard dans le poème *Bashō II*, et de son aspiration à la forme parfaite, «faite».

Cette aspiration est admise de façon toujours plus explicite au cours des ans. Nous retrouvons l'image de la pierre dans *Bashō II* (elle représente le poème - le vers, le mot - en tant que forme autonome, fermée) déjà dans le titre de *Open als een schelp, dicht als een steen* (Ouvert comme un coquillage, fermé comme une pierre, 1978), tandis que le poème-titre de *Aas* (1982) peut être compris comme une sorte de credo. La poésie n'est jamais pour Nootboom «l'expression la plus individuelle de l'émotion la plus individuelle», la poésie est une méthode d'observation, de réflexion et de condensation, répondant à des lois propres et impénétrables. Ces premiers vers de *Aas* ne doivent toutefois pas seulement être compris comme «le poème ne traite pas du poète» mais encore comme «le poème ne traite pas de ce dont il traite»: il ne s'agit pas d'une reproduction de la réalité (un état d'âme, une idée, une scène); il est lui-même une réalité, une construction autonome érigée à partir de mots, qui a un poids, occupe de la place, est présente.

La meilleure illustration nous en est fournie par les natures mortes, de plus en plus fréquentes dans la poésie ultérieure de Nootboom. Avec ce terme de «natures mortes», nous essayons de rassembler sous un dénominateur commun les poèmes qui se présentent comme une description. C'est ainsi que nous trouvons dans les deux recueils cités plus haut des cycles de poèmes ayant pour titres des noms de lieux - *Exterieurs; Poemas del Hierro; Fuji* - ou inspirés

par l'oeuvre d'un autre artiste, par exemple le cycle *Unio. Vuurtijd, ijstijd* débute d'ailleurs par l'un de ces cycles: *Paesaggi narrati* (Paysages contés) est une série de poèmes datant de 1982 et publiés antérieurement en édition de luxe.

Ces poèmes ne témoignent pas seulement de la distance prise par le poète, qui place la source d'inspiration du poème en dehors de lui-même, mais aussi et surtout ils revendiquent le droit à l'existence autonome de la poésie, en ne traitant pas de ce dont ils traitent. Les «poèmes de lieu» ne sont pas des descriptions géographiques ou historiques; les «poèmes d'art» ne constituent pas un commentaire d'accompagnement: ils sont peut-être nés à-propos-de, mais l'origine de l'association reste cachée, elle n'est d'ailleurs pas essentielle. Le poème se détache de l'objet pour devenir lui-même une nouvelle création, une construction de mots et d'images autonomes. Les *Poemas del Hierro* (12) en sont un bon exemple: ils ont été écrits à partir de photographies de Eddy Posthuma de Boer, en compagnie duquel Nootboom a fait le voyage à La isla del Hierro (la plus occidentale des îles des Canaries), et devraient donc pouvoir être qualifiés aussi bien de «poèmes de lieu» que de «poèmes d'art». Ils ne sont ni l'un ni l'autre. Dans ce cycle connu, Nootboom donne la parole aux choses elles-mêmes: dans *Skelet* (Squelette), *Zon* (Soleil), *Zee* (Mer), *Rotswand* (Paroi rocheuse), *Wijnstruik* (Pied de vigne), *Rotsplant* (Plante rupestre), *Boom* (Arbre) et *Scholastiek* (Scolastique), le soleil, la mer, la pierre, la plante, l'arbre ... parlent de temps et d'intemporalité, de faute et d'écriture, d'existence et de disparition. Ces poèmes incarnent chez Nootboom l'idée de «la confraternité de tous les existants», un thème que nous trouvons ailleurs dans son oeuvre. Arnold Taads l'exprime ainsi dans le roman *Rituels*: «Je suis, nous sommes tous collègues de l'univers. Si nous posons en principe que les proportions humaines ne signifient rien et qu'en réalité rien n'est plus petit ou plus grand, alors nous connaissons tous, hommes et choses, le même destin. Nous avons eu un commencement, nous aurons une fin et, entre ces deux extrêmes nous existons, l'univers au même titre qu'un géranium; l'univers existera un peu plus longtemps que vous, mais ce petit écart ne crée pas vraiment de différence entre lui et vous» (13). Cette idée est brillamment concrétisée dans les *Poemas del Hierro* par la *Paroi rocheuse* («ton siècle est ma seconde») tandis que le *Pied de vigne* constate: «toi qui me bois/ pour oublier/ que le monde est une chose/ dans laquelle nous existons tous deux en tant que choses».

La confraternité de tous les existants n'est pas limitée dans le temps (ce facteur relatif qui est manipulé par l'homme afin de pratiquer des séparations factices) et ne concerne certainement pas exclusivement pour le poète les éléments naturels. Dans son recueil *Het gezicht van het oog* (La vision de l'oeil) le poète reconnaît sa confraternité avec d'autres artistes, écrivains, poètes, issus d'autres temps et d'autres disciplines. Le premier cycle de poèmes, *Basbo*, a été inspiré par l'oeuvre du poète japonais du même nom (1644-1694) et par l'oeuvre que le plasticien Sjoerd Bakker lui a consacrée. Le deuxième cycle, *De dichter en de dingen* (Le poète et les choses), correspond au *De Rerum Natura* de Lucrèce; chaque poème est basé sur un passage déterminé, ces passages étant cités dans les notes de fin. Le troisième cycle, *Het gezicht van het oog* (14), était accompagné dans une édition de luxe antérieure de reproductions en couleurs de l'oeuvre de Miguel Ybañez, et le long poème *Brooklyn Responsorium*, enfin, a été écrit à l'occasion d'une visite au poète néerlandais Leo Vroman, qui demeure aux États-Unis, et à la suite de la lecture de son poème *Het Bed* (Le lit).

Nous retrouvons dans ce recueil, associés à cette source d'inspiration extérieure, tous les grands thèmes et de nombreux motifs, images et idées que le poète a développés au fil des ans. Nous voyons ainsi dans le poème *Tweeheid* (Dualité) la divisibilité du moi sous un autre aspect, la mort est présente de façon explicite, le temps de façon implicite. Mais la fin est atypique: l'écriture en tant que victoire sur la fugacité de la vie n'est certainement pas une donnée courante dans la poésie de Nootboom. Singulière, elle aussi, la grande cohésion de l'ensemble du recueil, où «l'oeil» (regarder, voir, visionnaire, vision, regard, vue), qui joue depuis les poèmes de la première heure un rôle important dans le monde de fiction de Nootboom, est devenu presque omniprésent et fait fonction de foyer vers lequel convergent d'autres thèmes et d'où jaillissent des motifs, des images et des idées sans cesse nouveaux. Exister/ne pas exister (comme conséquence de la vue), présence/disparition (dans et hors de l'oeil), l'in-reconnaissabilité du visible, le pouvoir de l'image sur le mot - en sont quelques-uns.

On a souvent dit que Cees Nootboom n'est pas un poète facile. Sa poésie traite rarement du senti, elle ne traite pas non plus exclusivement du pensé, mais dans une large mesure de la connaissance. Le poète a beaucoup vu, beaucoup lu, beaucoup médité, et les connaissances qu'il a rassemblées font partie intégrante de sa poésie. Sa langue est souvent trompeusement claire, ses mots semblent comptés - mais l'ouvrage qu'il a mis en vers ne se laisse pas forcer: c'est à prendre ou à laisser. Si nous devons chercher les précisions auprès d'une tierce personne, ce serait une fois encore le critique Adriaan Morriën qui serait le mieux placé. Il écrivait en 1959: «Dans ses poèmes, Nootboom est seul d'une manière quasi absolue et par le biais d'un certain nombre d'entre eux il s'est également éloigné de lui-même. Son champ poétique, maintenu en mouvement presque exclusivement grâce à des phénomènes naturels élémentaires, n'est ni ordonné ni limité par la présence d'êtres humains et pas davantage par un système des manifestations naturelles» (15).

Mais bien sûr, c'est le poète qui a le mot de la fin: «je suis seul, le poème est seul/et le reste est voué au ver».

FRANÇOISE OPSOMER

Critique littéraire.

Adresse : Ninovestraat 13, 9600 Ronse.

Traduit du néerlandais par Isabelle Longuet.

NOTES:

(1) CEES NOOTEBOOM. *Vuurtijd, ijstijd. Gedichten 1955-1983* (Temps de feu, temps de glace. Poèmes 1955-1983), Arbeiderspers, Amsterdam, 1984, p. 277.

(2) Entretien avec PETER NIJMEIJER, dans *de Volkskrant*, 8/6/1984.

(3) *Idem.*

(4) DAAN CARTENS (red.), *Over Cees Nootboom. Beschouwingen en interviews* (Considérations et entretiens), Bzztôh, La Haye, 1984, p. 42.

(5) *Vuurtijd, ijstijd. Gesloten gedichten* (Poèmes fermés), p. 203.

(6) *Vuurtijd, ijstijd. Koude gedichten* (Poèmes froids), p. 269.

(7) *Op. cit.*, p. 252.

(8) *Vuurtijd, ijstijd. Gesloten gedichten*, p. 190.

(9) *Op. cit.*, p. 189.

(10) *Vuurtijd, ijstijd. Aas* (Pâture), p. 39.

(11) *Vuurtijd, ijstijd. Het zwarte gedicht* (Le poème noir), p. 244.

(12) *Vuurtijd, ijstijd. Aas*, pp. 44-51.

(13) *Rituelen* (Rituels), De Arbeiderspers, Amsterdam, 1980, p. 89. En 1985, une traduction française a paru aux Éditions Calmann-Lévy à Paris (traduction: Philippe Noble).

(14) *Het gezicht van het oog* (La vision de l'oeil), Atlas, Amsterdam/Anvers, 1969.

(15) *Het Parool*, 25 /7/1959.

Cees Nooteboom

Aas

Poëzie kan nooit over mij gaan,
noch ik over poëzie.
Ik ben alleen, het gedicht is alleen,
en de rest is van wormen.
Ik stond aan de straten waar de woorden wonen,
boeken, brieven, berichten,
en wachtte.
Ik heb altijd gewacht.

De woorden, in lichte of duistere vormen,
veranderden mij in een duister of lichter iemand.
Gedichten passeerden mij
en herkenden zichzelf als een ding.
Ik kon het zien en me zien.

Nooit komt er een einde aan deze verslaving.
Eskaders gedichten zijn op zoek naar hun dichters.
Ze dwalen zonder commando door het grote district van de woorden
en verwachten het aas van hun volmaakte,
gesloten, gedichte, gemaakte
en onaantastbare

vorm.

Uit «Vuurtijd, ijstijd» (1984).

Pâture

La poésie jamais n'aura rien à dire de moi
ni moi rien à lui dire.
Je suis seul, le poème est seul,
et le reste est voué au ver.
J'étais au bord des rues où demeurent les mots,
livres, lettres, nouvelles,
et j'attendais.
J'ai toujours attendu.

Les mots, en formes claires ou obscures,
me changeaient en un être obscur ou bien plus clair.
Des poèmes me croisaient
et se reconnaissaient comme chose.
Je le voyais et je me voyais.

Jamais ne prendra fin cette addiction.
Des escadres de poèmes recherchent leurs poètes.
Elles errent sans commandement par le vaste district des mots
et s'attendent à trouver la pâture parfaite,
fermée, nombreée, façonnée
et immarcescible

de leur forme.

Traduit du néerlandais par Philippe Noble.

Cees Nooteboom

Trinidad

Dit ben ik vaak geweest:
een man op een landweg,
een man in een vliegtuig,
een man met een vrouw.

En dit ben ik vaak geweest:
een man die zich onder een steen
wou verbergen
om geen licht meer te zien.

Deze twee mannen,
ze dragen mijn koffers,
ze lezen mijn kranten,
ze verdienen mijn brood.

Samen trekken we
door het geluid en de lucht van de wereld
op zoek naar het onzichtbare standbeeld
waar ze alledrie opstaan
in de gedaante van één.

Uit «Vuurtijd, ijstijd» (1984).

Tweeheid

Huwelijk van lichaam en ziel, hoe
De een in de ander steeds doordringt,
Verdriet het gezicht heeft van pijn,
Ziekte zich maskert met angsten, hoe de wond
De gedachte verandert, zij elkanders gedaante
Verdragen, de dood van de een in
De andere sluipt, hoe van deze onontwarbare
Tweeling de een met de ander steeds meelijdt,
Tot het lichaam breekt als een vaas en
De ziel eruit wegstroomt als water.

Zo brak jij de vaas die je was
Met de hand die je boek schreef, en
Je ziel vloeiende weg
Tot waar ik hem kan lezen.

Uit «Het gezicht van het oog» (1989)

Trinidad

Voici ce que j'ai souvent été:
un homme sur un chemin,
un homme à bord d'un avion,
un homme avec une femme.

Et voici ce que j'ai souvent été aussi:
un homme qui sous une pierre
voulait se cacher
pour ne plus voir de lumière.

Ces deux hommes,
ils portent mes valises,
lisent mes journaux,
gagnent mon pain.

Ensemble nous traversons
le bruit et l'air du monde
cherchant la statue invisible
où tous trois figurent
sous la forme d'un seul.

Traduit du néerlandais par Paul Gellings.

Dualité

Mariage de corps et âme, comment
L'un pénètre toujours l'autre,
Chagrin porte le visage de la peine,
Maladie se masque d'angoisses, comment la plaie
Modifie la pensée, les deux supportent leur silhouette
Mutuelle, la mort de l'un se faufile dans
L'autre, comment de ces jumeaux inextricables
L'un souffre toujours en même temps que l'autre,
Jusqu'à ce que le corps se brise comme un vase et
L'âme s'en échappe giclant comme de l'eau.

Ainsi brisas-tu le vase de ton être
Avec la main écrivant ton poème et
Ton âme s'écoula jusqu'à l'endroit
Où je suis capable de la lire.

Traduit du néerlandais par Paul Gellings.

Cees Nooteboom

De vechtenden

1. **V**erbaasd is hij zelf over deze ontmoetingen.
Op witte paden, het regent niet, ziet hij mij,
hun schimmen bijten naar hem.

Losjes, zijn bespikkelde handen aan de tralies,
gewikkeld in de jassen van mijn latere ziekte
staart hij naar hem, staart.

Hij kent hem, al die kronen en hoofden die hij op en af zet
en achter mijn losse ogen de ontmantelde straten
waarin hij denkt, aan hem.

2. Het is een langzaam gevecht voor twee mannen,
dezelfden.
Het vuur aarzelt. Draderige stilte
kleeft aan hun slagen.

Steeds nadert hij hem, met zijn tanden,
om mij te verstoten.
Dan herkent hij hem, schrikt,
en wijkt.

Hij verscheurt mijn foto
en begint te bloeden.

3. Hij doodt zich
en verwisselt de namen.

Gedood en gerafeld ziet hij zijn sporen.
Ik meet ze: hij schrijft nog,
en met zijn poten.

4. Wij zullen elkaar weer ontmoeten
en elkaar nogmaals in de spiegels drijven.

Er is niets moois aan deze gedichten.

Hij staat daar, lachend
en wachtend. Hij staat daar, bloedend
en wacht.

Ik sta daar, wachtend
en lachend. Ik bloed
en ik wacht.

Les combattants

1. Il s'étonne lui-même de ces rencontres.
Sur des blancs sentiers, il ne pleut pas, il me voit,
leurs ombres lancent vers lui leurs morsures.

Détaché, ses mains tavelées aux barreaux,
emmitoufflé dans les manteaux de ma maladie future,
il le fixe, de ses yeux fixes.

Il le connaît, toutes ces couronnes et ces têtes qu'il met et démet,
et derrière mes yeux démontables les rues démantelées
où il pense, à lui.

2. C'est un lent combat pour deux hommes,
les mêmes.
Le feu hésite. Un silence fibreux
colle à leurs coups.

Sans cesse il l'approche, de ses dents,
pour me repousser.
Puis il le reconnaît, s'effarouche,
et recule.

Il déchire ma photo
et se met à saigner.

3. Il se tue
et échange les noms.

Mort et dilacéré, il voit ses traces.
Je les mesure: il écrit encore,
avec ses pattes.

4. Nous aurons d'autres rencontres encore
et nous traquerons de nouveau dans les miroirs.

Ils n'ont rien de beau ces poèmes.

Il est là, il sourit
en attendant. Il est là, sanglant
et il attend.

Je suis là, j'attends
en souriant. Je saigne
et j'attends.